Document generated on 04/29/2024 5:27 a.m.

24 images

Stanley Kubrick
Mythe et réalité

André Roy

Number 97, Summer 1999

Stanley Kubrick

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24994ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roy, A. (1999). Stanley Kubrick : mythe et réalité. *24 images*, (97), 14–14.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

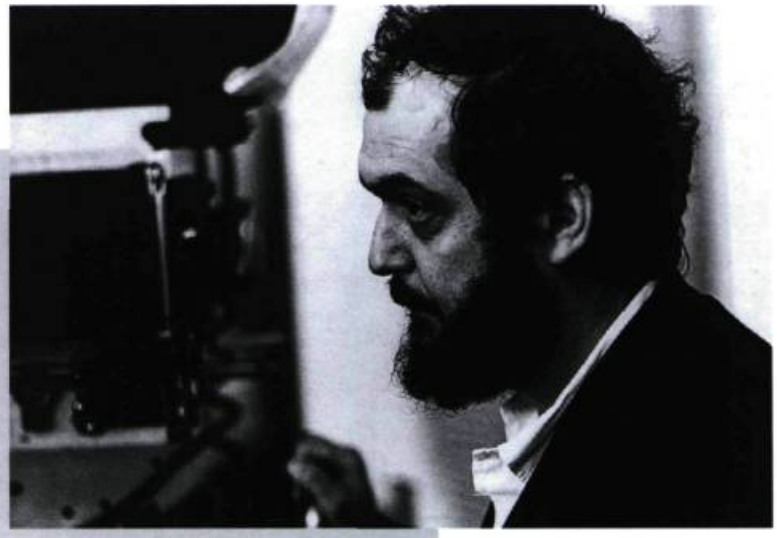
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

STANLEY KUBRICK
mythe et réalité

PAR ANDRÉ ROY



Une telle somme de mythes s'est accumulée sur la personne de Stanley Kubrick, décédé le 7 mars dernier, qu'elle empêche probablement de voir ses films à l'aune de leur réalisation formelle. Au cinéma, les mythes se créent facilement et perdurent encore plus. N'empêche qu'avec Kubrick le mythe du cinéaste créateur (à la fois artiste et artisan) est un bon indice pour juger l'état de l'industrie cinématographique actuelle, dominée par l'Amérique et ses hommes d'affaires qui n'ont d'yeux que pour Wall Street[1].

Pour les critiques et cinéphiles du monde entier, Stanley Kubrick symbolisait l'auteur complet dans sa pleine autonomie, mais également dans sa pleine autarcie: une sorte d'Orson Welles qui aurait eu les pouvoirs de Charles Foster Kane, construisant son Xanadu cinématographique avec autant de persévérance que de mégalomanie. Et en ce sens, il apparaît moins comme un visionnaire que comme un manufacturier qui aurait mis au point, dans la furie et la paranoïa, différents systèmes cinétiques permettant de donner à son œuvre son caractère à la fois changeant (il a touché à tous les genres) et continu (permanence d'un cinéma comme machine et machination). Une sorte d'ermite qui aurait été un président-directeur général dirigeant de main de maître son *Sein* créateur. Ou, tout simplement: Hollywood à lui tout seul. Quelqu'un qui a tout fait pour édifier l'œuvre qu'il entendait faire. Fait rarissime qui a fabriqué le mythe Kubrick — dont lui-même, dit-il, n'a jamais pu se défaire, comme on le constatera dans le montage de ses propos présentés plus loin.

Il n'en demeure pas moins qu'il est une référence, tant sur le plan de la production (un stratège qui a su imposer un contrôle intégral sur ses films) que sur celui de la réalisation (avec des propositions narratives, formelles et techniques mises au service de l'illustration de la violence meurtrière de l'homme). Il est encore difficile de mesurer son influence. Certes Quentin Tarantino a énormément puisé dans ***The Killing*** pour son récent opus, ***Jackie Brown***; George Lucas a infantilisé ***2001: A Space Odyssey*** avec ses ***Star Wars***; et que dire de Terrence Malick qui «cite» des pans entiers de ***Full Metal Jacket*** dans ***The Thin Red Line***? Mais Stanley Kubrick demeure inimitable parce que son cinéma est, dans son effrayante précision, une œuvre impure, métissée, forclose. Si toute comparaison n'était boiteuse, on pourrait dire de lui qu'il est un Mozart mâtiné de David Bowie, un Michel-Ange qui aurait fricoté avec Andy Warhol, un expressionniste qui aurait eu des faiblesses pour l'hyperréalisme, un sage qui aurait protégé ses arrières afin de privilégier son hystérie et sa déraison. Il est difficile de considérer la cohérence de ses œuvres parce que leur clarté est embrouillée par les hallucinations (***2001...***, ***The Shining***), leur beauté, défaite par l'esbroufe et la caricature (***Dr. Strangelove***, ***A Clockwork Orange***), et leur énergie, dissipée par la confusion des sentiments et leur indolence (***Lolita***, ***Barry Lyndon***).

Le monde de Kubrick est inhumain, possédé par la folie et la haine de soi, mû par un désir d'autodestruction immense. Un peu de doute et moins de délires, un peu de mélancolie et moins de visions surréelles, un peu de poésie et moins de folies outrancières auraient toutefois donné à ce cinéma monstrueux et incomparable une plus grande charge de frayeur dans la pulsion scopique qui l'anime et qui aurait fait du regard un tombeau ouvert — et non cet œil mécanique qui décompose et déforme nos terreurs profondes et enfantines pour en faire un pavlovisme cinétique esclave des pouvoirs de fascination du cinéma... Cet *overlook* (comme le si bien nommé hôtel dans ***The Shining***), ce regard *au-dessus*, d'un maître pour qui la démesure est le mètre étalon permettant d'évaluer une dernière fois le territoire du cinéma dans l'état où l'avaient laissé les grands comme Stroheim, Welles, Hitchcock — et qui n'existe plus. Un cinéma qu'on croit encore vivant. Le mythe Kubrick a encore de beaux jours devant lui. ■

1. Là-dessus, il faut lire le livre très instructif de Peter Bart, journaliste à *Variety*, dénonçant — malgré lui ? — la mainmise sur le cinéma des conglomérats multinationaux, *The Gross, The Hits, The Flops — The Summer that ate Hollywood*, New York, St.Martin Press, 1999, 311 p.